

LISIBILITÉ DANS LA LITTÉRATURE ENFANTINE (SUITE)

Jean Mesnager

Nous poursuivons la publication de l'étude de Jean MESNAGER et Jean-Pierre BENOÎT sur la lisibilité des livres pour enfants et adolescents (voir AL n°13, mars 1986). Conçu pour être une aide aux personnes qui, d'une manière ou d'une autre, jouent un rôle dans la médiation entre le livre et l'enfant, ce présent article de Jean MESNAGER présente les instruments de mesure et les "facteurs" de lisibilité... en donnant à cette dernière "l'importance qu'elle a, ni plus ni moins".

CRITÈRES ET MESURES DE LISIBILITÉ

Ce que la lisibilité n'est pas.

Si peu de personnes sont au courant des problèmes de lisibilité, ceux qui s'y intéressent en revanche découvrent des aspects si multiples et proposent des modes d'appréciation si divers que le néophyte risque de s'y perdre. Peut-être même ce qui suit et qui prétend à l'éclaircissement ne sera-t-il considéré que comme un lot de recettes supplémentaires. C'est ce que nous ne souhaitons pas.

En fait, l'essentiel pour nous, adultes "aideurs" de toutes sortes, c'est de pouvoir répondre à la question suivante : la lecture sera-t-elle poursuivie ? Poursuivie, parce que le fait qu'un enfant entre dans le livre ne signifie que peu de chose quant à sa lisibilité. Les techniques que l'on nomme d'"accrochage" (dessins et couleurs de la couverture, titre, épaisseur, résumé alléchant, livre en tant qu'objet, etc.) peuvent inciter à commencer la lecture ; au-delà, le livre doit faire ses preuves. Néanmoins certains aspects liés à la lisibilité jouent déjà : les enfants qui n'achètent pas chat en poche procèdent, après l'examen extérieur, à un premier feuilletage, à l'exploration des illustrations et parcourent certains extraits, soit au hasard, soit pour rechercher le passage du récit associé à une image frappante. Déjà le rapport texte-image, la taille des caractères, la facilité de lecture des phrases entrent en ligne de compte pour décider si l'on tente l'aventure ou non.

Si c'est oui, qu'est-ce qui fait qu'après deux pages (on y arrivera en se forçant plus ou moins) la lecture est poursuivie, sauf accident, jusqu'à son terme ? Naturellement, la personne du lecteur joue un rôle : ses compétences d'abord, ses goûts, son humeur, l'environnement plus ou moins serein et confortable, la façon dont il a été "travaillé" pour ce livre, **ce qu'il sait devoir y trouver** (l'enfant lit autant pour retrouver que pour découvrir) sont autant de motivations à poursuivre ou abandonner.

Ces considérations ne doivent pas néanmoins porter au relativisme et au flou souvent associés à des facteurs d'ordre psychologique. D'aucuns, en effet, s'en croient autorisés à contester la notion même de lisibilité, la poursuite de la lecture dépendant trop de ces conditions impalpables. Quant à la mesure, pouah ! Tout serait dans tout, ce n'est pas si simple, etc.

Un peu de bon sens suffit pour distinguer ce qui appartient au lecteur et ce qui appartient au livre. Les données psychologiques et d'environnement évoquées plus haut sont essentielles pour répondre à la question de la poursuite et trouvent leur place dans la présente réflexion. Mais elles sont extérieures à la question de la lisibilité.

Ce que la lisibilité n'est pas : un ensemble d'éléments qui font qu'un livre vous attire, un ensemble de conditions liées à la personne du lecteur.

Parlons maintenant du vrai sujet : les critères de lisibilité internes au texte, la façon dont on peut les formaliser et éventuellement procéder à des mesures.

On peut distinguer trois aspects à la lisibilité :

- ce qui est de l'ordre de la typographie,
- ce qui est de l'ordre de la langue,
- ce qui est de l'ordre du récit.

1. LISIBILITÉ TYPOGRAPHIQUE

Ce premier point, déterminant chez les petits (et chez les personnes âgées!) a été longuement exploré par RICHAUDEAU dans divers articles de "**Communications et Langages**", regroupés d'ailleurs dans "**Recherches actuelles sur la lisibilité**"¹. Une quinzaine de lignes par page, une quarantaine de signes par ligne sont l'idéal du confort pour les 7 à 10 ans selon l'équipe de "**J'aime lire**"². Un enfant débutant peut avoir besoin de moins.

C'est autant l'écartement des lignes que la taille des caractères qui va jouer, permettant le mouvement de l'œil plus sûr. L'une des raisons du succès de la série "**Émilie**"³ est que les lettres sont carrément dessinées, en couleur, à raison de trois à quatre lignes par page. Signalons aussi les petits albums d'ALTAN à l'**école des loisirs**.

L'exemple du "**J'aime lire**" est loin de refléter un parti pris général dans l'édition de romans pour la jeunesse, en particulier pour les 9-10 ans. La densité typographique est variable et la plupart du temps, uniquement dictée par des contraintes économiques. Dans "**La fameuse invasion de la Sicile par les ours**" de Dino BUZZATI⁴, on trouve 33 lignes par page et 52 signes par ligne. Comme le texte n'est pas, par ailleurs, d'une grande facilité, peu d'enfants de 10 ans s'y sentiront à l'aise. Le savoureux "**Charlie et la chocolaterie**"⁵ de Roald DAHL étouffe vite les hésitants avec ses 36 lignes par page. Nombre de romans de bonne qualité et qui auraient par ailleurs tout ce qu'il faut sont ainsi défigurés par un tassement rébarbatif, en particulier, le remarquable "**Oma**" de Peter HARRING⁶. La palme revient à "**Chère Mathilda aux bains de mer**" de Christianna RAND⁷ qui fait concurrence à l'annuaire du téléphone.

En fait, il n'y a aucune régularité dans l'aération pour une collection donnée. C'est bien la preuve que ce critère est mineur pour la plupart des éditeurs. Il leur faut d'abord faire tenir le tout en X pages !

2. LISIBILITÉ LINGUISTIQUE

Ses aspects.

Le deuxième aspect, sans doute le plus connu, est celui qui concerne l'écriture propre à l'auteur. Cet aspect est abondamment illustré dans la première partie de cet article*.

¹ Éditions Retz.

² Parution mensuelle de Bayard Presse.

³ Domitille de PRESSENSÉ, éd. G.P. Rouge et Or.

⁴ Folio Junior.

⁵ Folio Junior.

⁶ Aux 4 coins du temps, Bordas.

⁷ Nathan Lecture.

* A.L.n° 13, mars 1986 (NDLR).

Dans l'esprit du public, un livre ardu pour un enfant, c'est celui où l'on trouve trop de mots "difficiles" ; puis, à la réflexion, on ajoute les phrases trop compliquées.

Rareté du vocabulaire et complexité de la syntaxe sont en effet au cœur du problème. Mais ces notions mêmes ne sont pas toujours faciles à apprécier; plus exactement, elles revêtent des formes diverses que nous allons explorer brièvement.

Pour le vocabulaire, formaliser la notion de rareté semble maintenant possible : il suffit d'évaluer la densité de mots rares par rapport à un vocabulaire de référence. Georges HENRY⁸ utilise la liste GOUGENHEIM⁹. On peut s'appuyer sur tel ou tel niveau de l'échelle "Dubois Buyse"¹⁰. Il semble que le dernier ouvrage de Nina CATACH¹¹ puisse maintenant offrir un corpus plus sûr, plus actuel et qui prend en compte les formes conjuguées. Une estimation raisonnable de la rareté des mots consisterait donc à établir le pourcentage de mots du texte absents de la liste de référence.

La complexité de la syntaxe est beaucoup plus délicate à évaluer. On pourrait penser par exemple qu'une phrase comportant des enchâssements et des subordinées serait complexe. Laurence LENTIN a montré que ce n'est pas toujours le cas. Une phrase comme :

"Ce que Jacques racontait, Paul le comprenait bien parce que la même histoire lui était arrivée" est lisible à cause et non malgré les mots soulignés, qu'on appelle "introduceurs de complexité".

En revanche, comment un débutant lecteur va-t-il prendre ses repères dans ces phrases extraites du pourtant cocasse "Premier mot de Max" de Rosemary WELLS¹².

*"Le premier mot de Max est Boum,
Non, Max, dit sa sœur Marie. Dis tasse.
Boum, dit Max.
Casserole, Max, dit Marie.
Boum, dit Max.
Balai, Max. Dis balai." etc.*

C'est évident : la présence d'articulations nettes ne peut obscurcir. C'est plutôt le nombre d'éléments emboîtés les uns dans les autres, d'unités de sens plus ou moins entrelacées (et qui ne correspondent pas nécessairement aux subordinées) qui va rendre la phrase difficile syntaxiquement. Rappelons ici qu'un lecteur hésitant est un lecteur lent et qu'il n'a plus mémoire du début de la phrase lorsqu'il arrive à la fin. On a envie de dire : c'est aussi simple que ça.

Mesures de la lisibilité.

Comment alors **mesurer** la complexité ? Déterminer le pourcentage d'unités de sens par phrase ? Qu'est-ce qu'une phrase ? Qu'est-ce qu'une "unité de sens" pertinente ? Les grammairiens se cassent toujours les dents sur ces questions. Pour tourner la difficulté, on peut avoir recours au test de Closure¹³, qui apprécie la lisibilité d'un texte sans détailler les critères. Il s'agit, rappelons-le, de masquer 20% des mots d'un texte et de le faire lire à un public donné, par exemple le plus proche possible des enfants auxquels l'ouvrage en question semble destiné. Le pourcentage de réussite dans la reconstitution permettra de se prononcer. Mais à moins que tous les ouvrages pour la jeunesse

⁸ Comment mesurer la lisibilité, Éd. Nathan, 1975.

⁹ SAUVAGEOT, GOUGENHEIM : L'élaboration du français fondamental, Hachette.

¹⁰ O.C.D.L

¹¹ Les listes orthographiques de base du français, Nathan Recherche.

¹² L'école des loisirs. C'est Laurence Lentin qui nous a fait découvrir cette merveille d'illisibilité.

¹³ Ne pas confondre la liste de Closure avec l'exercice qu'on en a tiré pour entraîner à l'anticipation.

soient passés à la "moulinette de Closure" et frappés d'un score destiné au public (ce qui suppose un investissement considérable), ce procédé fiable mais lourd ne peut être envisagé pour une appréciation commode et rapide.

C'est bien de cela qu'il s'agit. Et depuis longtemps aux États-Unis (1926) des tentatives ont été faites pour établir rapidement un indice de lisibilité intégrant vocabulaire et syntaxe. Le plus connu est l'indice de FLESCHE, très utilisé par les américains et les canadiens dans l'édition de masse. La double hypothèse sur laquelle il se fonde, et qui permet de résoudre les difficultés exposées plus haut, est la suivante :

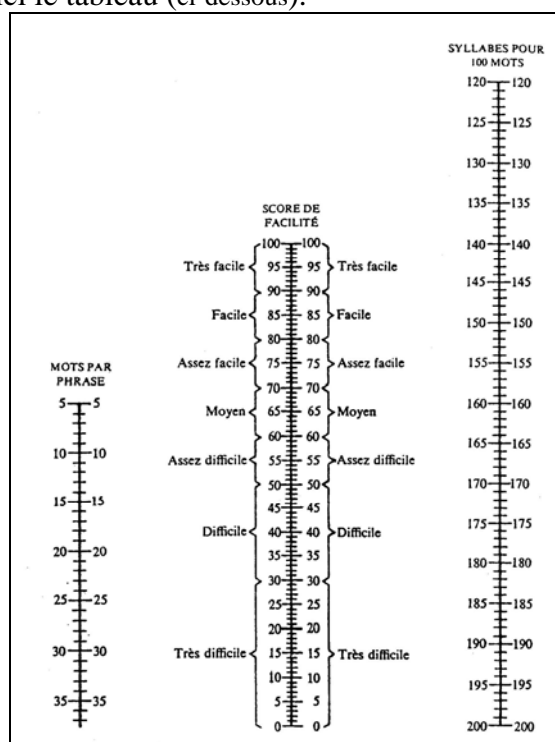
- statistiquement, plus une phrase est longue, plus elle est complexe ;
- statistiquement, plus un mot est long, plus il est rare.

Un échantillonnage judicieux sert alors de corpus à un simple comptage : le nombre de mots par phrase (S comme Sentences) et le nombre de syllabes pour 100 mots (W comme Words) permettent de déterminer un indice qui se calcule ainsi :

$$i = 206,84 - (0,85 W + 1,02 S).$$

Qu'on ne soit pas impressionné par cette formule, somme toute assez simple ; c'est plutôt le comptage qui est long. Un tableau étalonné permet ensuite de situer l'indice obtenu et d'évaluer la difficulté du texte. Par exemple : $i = 80$ correspond à un ouvrage "très facile".

La description du système qu'on trouve dans "**Le langage efficace**" de RICHAUDEAU¹⁴ ne vaut que pour la langue anglaise, mais l'ensemble a été adapté en français par Gérard de LANDSHEERE¹⁵ et utilisé depuis parmi d'autres critères pour assurer la progressivité de matériels pédagogiques¹⁶. De LANDSHEERE a même établi un tableau d'échelles graduées qui évite les calculs. La ligne tracée entre les deux échelles extrêmes donne le résultat attendu sur le "thermomètre" médian. Voici le tableau (ci-dessous).



¹⁴ Marabout.

¹⁵ Introduction à la recherche en éducation. Armand Colin, 1963.

¹⁶ ATEL, par exemple, ainsi qu'ELMO.

Pour les modalités de comptage des syllabes, mots et phrases, il faut se référer à l'ouvrage de De LANDSHEERE qui a "bricolé" de manière passablement empirique (il le dit lui-même) l'indice de FLESCHE, en particulier en jouant sur les élisions et les syllabes muettes¹⁷.

Nous avons cherché à améliorer la fiabilité de cette méthode pratique et nous sommes assez satisfaits du résultat, mais nous ne pouvons pas encore offrir la garantie d'un outil testé sur un échantillon suffisamment vaste.

On peut néanmoins faire trois critiques à l'indice de FLESCHE :

- Le recours à la syllabe semble contestable pour un texte lu mentalement. Pourquoi ne pas compter les lettres ?

- Il faut vérifier la corrélation entre longueur du mot et rareté. Elle peut être vraie pour l'ensemble des mots du français, mais peut-être pas pour les textes assez faciles. Une expérimentation utilisant des méthodes informatiques est en cours.

- Dans la formule, les poids relatifs de W et de S ne semblent pas équilibrés : W est souvent compris entre 130 et 200, S entre 10 et 30.

Une amélioration semble néanmoins envisageable et, tel qu'il est (adapté par De LANDSHEERE), il reste un outil intéressant.

Un outil et non l'outil. Le résultat obtenu ne donnera qu'une indication qu'on doit associer aux autres facteurs évoqués plus haut et ci-dessous (lisibilité textuelle). De plus, l'indice ne semble absolument pas fiable pour les écrits destinés aux tout débutants. D'abord parce que les textes justiciables de mesures doivent être assez "compacts"¹⁸ pour que l'effet statique porte (Comment mesurer l'indice dans une ligne de texte sous une grande image ?) ; d'autre part parce que les expériences que nous avons faites sur des textes comme "**Dinmir**"¹⁹, "**Chut chut Charlotte**"²⁰, "**Je lis tout seul...**"²¹, etc., montrent à l'évidence une limite de validité : à ce niveau, un indice 100 ne révèle pas nettement une facilité plus grande qu'un indice de 100 à 95. Au-delà de 100, l'échelle n'est plus fiable. **Elle ne nous intéressera que pour "ceux qui savent déjà un peu lire"**.

Le cas des débutants.

Alors, pour les "petits" ? Il semble qu'on doive détailler dans ce cas les critères plus finement. Nous avons, pour notre part, noté par expérience six éléments fondamentaux qui augmentent ou diminuent la lisibilité :

- la grosseur des lettres et l'aération,
- les appuis mutuels texte-image,
- la densité des mots rares (ici l'effet statistique ne joue plus, on ne peut associer longueur et rareté),
- la longueur des phrases,
- la longueur des écrans linguistiques,
- la matérialisation des sous-phrases.

Comme on le voit, il a fallu subdiviser le facteur " phrase " en trois points. Il convient de revenir sur les deux derniers.

¹⁷ Ce tableau figure aussi dans *Linguistique pragmatique*, de RICHAUDEAU (Retz).

¹⁸ Exemple : une page complète de texte.

¹⁹ O.C.D.L

²⁰ Folio Benjamin.

²¹ O.C.D.L

Écrans linguistiques : c'est RICHAUDEAU qui relève l'importance de ce phénomène déjà illustré dans la première partie de cet article*. La manière de tourner la phrase conduit parfois l'auteur à éloigner exagérément deux éléments naturellement liés. C'est le cas bien sûr des compléments intercalés.

*"Trou des Halles, qui commençait à craindre pour l'ordre de ses étagères, suggéra qu'on coupât les poils autour du chewing-gum."*²²

Mais toutes sortes de dispositions peuvent faire masque sans que l'auteur y ait pensé :

*" Boris, oubliant un instant qu'il avait un passage, avait sondé "*²³,

ou bien

*" Or ceux que l'on nourrit grandissent. Ce fut le cas de Léopold. Tant au début, qu'en dehors de lui rien ne tenait dans le coffre à jouets sinon l'ours Teddy"*²⁴.

Citons François RICHAUDEAU :

"Un écran linguistique est défini comme le nombre de mots séparant au sein d'une sous-phrase deux mots corrélatifs."

Sous-phrases : c'est une autre appellation due à RICHAUDEAU²⁵. Sa matérialisation est à l'origine d'un procédé utilisé depuis longtemps par les éditeurs de livres pour débutants. Il arrive que, dans ces ouvrages, on isole artificiellement un groupe de mots (pas toujours, hélas, une séquence pertinente). Exemple ci-dessous :

POUR FACILITER LA LECTURE AUX ENFANTS HÉSITANTS.

Cette arme peut avoir un double tranchant : les grandes unités de sens (par exemple les phrases) sont mises au même niveau que les petites dans la présentation. Très largement utilisée, elle reste néanmoins efficace à moins qu'on considère que lire des textes aménagés, ce n'est pas vraiment lire. Nous n'entrerons pas dans ce débat.

Autres critères.

Ce qui apparaît nettement dans ces deux derniers critères, c'est que l'enfant a besoin de repères sûrs et assez rapprochés ; de points d'appui pour l'œil et la pensée. Le parcours dans la forêt du texte doit être jalonné et les voies de traverses, les embranchements trop nombreux finissent par fourvoyer.

Cette idée de point d'appui idéo-visuel se retrouve dans un critère souvent mentionné par les chercheurs. Georges HENRY, qui a élaboré une nouvelle façon de mesurer la lisibilité sur laquelle on reviendra²⁶, l'appelle indicateur de dialogue. Il s'agit du nombre de guillemets, tirets de dialogue, points d'exclamation, prénoms employés seuls, etc. On peut penser que les dialogues vivants, les personnages familiers nommés et renommés jouent comme une espèce d'intérêt affectif, de contact plus étroit avec le lecteur. Cela l'inciterait à poursuivre pour des motifs pas vraiment d'ordre linguistique. Mais les raisons peuvent être autres : le passage au mode dialogue aboutit presque toujours à un plus grand morcellement visuel du texte (y compris les alinéas plus fréquents) qui se

* Voir A.L.n°13, mars 1986 (NDLR).

²² Minnie Malakoff, *la souris du métro*, Irène SCHWARTZ et Michel GAY, Renard poche.

²³ Amos et Boris, William STEIG, Patapoches, Flammarion.

²⁴ *Le lion Léopold*, Reiner Kunze Christopher Bene, Folio Cadet. Précisions : pour ceux qui commencent à lire !

²⁵ Comme on va le voir dans l'exemple, ce sont tantôt des groupes réduits, tantôt de véritables sous-phrases au sens où l'entend RICHAUDEAU.

²⁶ Article de cette présente série, à paraître dans le n° 15 de A.L. (septembre 1986), "Les documentaires et manuels sont-ils accessibles aux élèves de collège ?", J.-P. BENOÎT (NDLR).

manifeste par des repères plus rapprochés et plus facilement saisis, ou davantage de jalons au kilomètre, pour reprendre l'image de l'excursion forestière.

3. LISIBILITÉ DU RÉCIT

Le troisième visage de la lisibilité dans les textes pour enfants concerne la façon dont l'auteur raconte.

Là encore la lecture ne sera continuée qu'à certaines conditions. Certes, un texte fertile en rebondissements, où l'on trouve actions fortes, personnages riches, cadres attachants ou dépayés maintient un intérêt qui incite à poursuivre. Mais ces notions, encore une fois, si elles doivent naturellement être prises en considération (et de façon majeure!) échappent à la question du lisible. Nous ne nous attacherons ici qu'à la clarté et au confort.

Ces points ont été, eux aussi, bien étudiés par l'équipe de Bayard Presse dans l'ouvrage "**Aimer lire**"²⁷.

L'essentiel est que l'enfant comprenne à tout moment ce qui se passe, où l'on est et qui intervient.

Le rôle du début est à cet égard fondamental. Une longue introduction (à la Balzac) pour planter le décor n'est pas de nature à faire poursuivre la lecture.

"**Arthur le cow-boy solitaire**"²⁸ commence ainsi :

"Il y a environ cent ans, au cœur des États-Unis, se trouvait une ville remarquable appelée Doge City..."

et l'on doit attendre la septième page après l'histoire et la description de la ville pour trouver :

"Au cours de l'été où cette histoire commence..."

Combien auront tenu jusque-là ?

De plus et surtout, l'identification claire des personnages et de la situation doit être assurée. Voici le tout début de "**Un certain Monsieur L**"²⁹.

"- Bon Finley, tu te dépêches ?

- J'arrive. Mais j'ai un nœud.

- Un nœud ?

Dray plissait le nez.

Mes doigts s'affairaient de leur mieux sur la ficelle qui me tenait lieu de lacet... ", etc.

Un adulte repérera vite le nombre de personnages et qui est le narrateur. Un jeune lecteur pas nécessairement. L'expérience faite avec des enfants de 9 ans montre que seulement la moitié procède aux identifications dans ce texte... et encore parce qu'on le leur demande, ce qui est déjà tricher.

Jacqueline KERGUENO rapporte d'ailleurs qu'un des reproches les plus fréquents formulés par les enfants est qu'" on ne sait pas qui parle dans les dialogues". Sans doute l'auteur ne veut-il pas alourdir. Mais... il ignore peut-être par ailleurs à quels points certains débuts peuvent être ambigus. Ainsi ce départ qui doit en principe accrocher : "*Le roi passait tout près de **Jonatha**, suivi de ses courtisans. Alors, sans trop réfléchir, l'enfant se précipita soudain et s'agenouilla devant le **monarque**.*"

²⁷ *Aimer lire*, Bayard Presse, 1982. Voir en particulier pp. 30-44 : "Aider les enfants à devenir des lecteurs" (F. KERGUENO).

²⁸ A. COVEN, J. ASTROP, Folio Cadet.

²⁹ Robert NEWTON PECK, Castor Poche, Flammarion.

L'action démarre vite, mais le souci louable d'éviter les répétitions peut faire croire au jeune lecteur à la présence (en dehors des courtisanes) de trois, sinon quatre personnages. Et d'autres malentendus, sur les lieux ou les situations, au départ, brouillent la compréhension, parfois pour longtemps.

En revanche, une entame comme celle-ci annonce décor, personnages et situations sans ambiguïtés.
*"Maître Renard, Compère Loup et Frère Ours s'en allaient tous trois au marché.
 Caché derrière ses volets, Jojo Lapin les regardait passer."*³⁰

Les repères dans le récit.

Si la suite de l'histoire doit obéir également à ces conditions de clarté, deux autres aspects s'y ajoutent.

On peut être passionné par une histoire bien rythmée. Cela, c'est de l'ordre du contenu. Les repères matériels dans le déroulement concernent, eux, la lisibilité. Il s'agit essentiellement de chapitres bien marqués et assez courts. Dans "J'aime lire", on fait même le point (en petites lettres) au début de chacun d'entre eux. Rappelons-nous aussi ces dispositifs déjà anciens d'ouverture des nouveaux chapitres :

"où l'on voit comment Frédéric résolut l'énigme de la chambre verte, et..." Citons encore Jacqueline KERGUENO :

*"Rien n'est plus fatigant que de lire un long récit linéaire ; sans ruptures, où le texte court de haut en bas de 60 ou 100 pages sans titres"*³¹.

Le deuxième point concerne le dosage réalisé entre récit, descriptions, dialogues. On connaît la mauvaise réputation des descriptions. Mais ne soyons pas simplistes, et reconnaissons leur nécessité. Cependant c'est leur longueur qui gêne, en faisant perdre le fil à certains lecteurs. Encore les repères! Savoir retenir son envie de la suite pour accompagner l'auteur dans ses peintures, trouver même du plaisir à s'interrompre pour emprunter d'autres pistes dans un système de récits parallèles, c'est le fait de lecteurs adultes suffisamment connaisseurs pour gérer leur plaisir, c'est-à-dire de spécimens assez rares. N'attendons pas ces performances de la plupart des enfants.

Dans "**Fabrice et Berger**" de Jean CAZALBON³², on trouvera un exemple intéressant :

"L'enfant descendait les rues de la petite ville. Il était seul. Il était harassé. Cela se voyait à la façon dont il traînait ses sandales (...).

La faim le tenaillait, et la soif. Il avait comme un trou dans la poitrine..."

Voilà quelque chose d'assez accrocheur, sur 20 lignes environ, qui plus est bien aérées. Mais alors on se met à décrire une maison, les badauds :

"Des passants passaient, s'entrecroisaient. Les visages étaient sans couleur, etc. "

Puis les Pyrénées à l'arrière-plan :

"aux frontières du Comminges et de la Bigorre. Avec à l'avant-scène la crête ciselée, rabotée, arrondie jour après jour par quelque sculpteur géant, etc. "

Le tout sur 26 lignes. Suivent 14 lignes qui évoquent la campagne sinistre avant qu'on retrouve l'enfant, pour décrire plus que raconter, comment il gravit la colline. Il s'approche d'une ferme. Une femme est là qui l'observe. (Quatre pages ont déjà passé.) Ce deuxième personnage fait attendre du nouveau. Mais non ! On décrit le coucher de soleil.

"Un peu de jour demeurerait encore là-haut, tour à tour rouge vif et violet sombre..., etc."

Assez peu d'enfants suivront le gamin dans sa randonnée, parce qu'ils attendent une histoire. Le cadre, pour eux, doit rester le cadre et non un objet de peinture ou de méditation. Pas de méprise, il

³⁰ Jojo Lapin, roi des malins, Enid BLYTON, Mini-rosé, Hachette.

³¹ Jacqueline KERGUENO : "Aider les enfants à devenir lecteurs", dans Aimer Lire, Bayard Presse, 1982. C'est nous qui soulignons.

³² Castor Poche, Flammarion.

faut qu'il soit là ! Mais dans le théâtre mental, si l'on a besoin du décor, c'est surtout l'action et les personnages qui mobilisent l'intérêt.

L'image.

Doit-on ajouter à cette rubrique le rôle de l'image ? Élément fondamental du plaisir de lire, par sa qualité et sa poésie propres, elle ne doit pas seulement doubler le texte bien sûr. Mais elle assure aussi ce rôle en aidant à la compréhension. Pour ce faire, elle doit être bien située, à proximité de l'épisode qui lui correspond (on y parvient beaucoup plus facilement aujourd'hui).

De plus, elle a sa lisibilité propre. L'enfant exige d'identifier nettement lieux, visages, silhouettes ; de comprendre le sens des postures, expressions et regards dans le cadre de l'histoire qu'il poursuit. Repères, repères, repères.

Pour conclure, dissipons d'abord le malaise que peut-être ces développements auront pu faire naître. Nous avons compté des lignes, des mots; nous avons pu dire ici et là : il faut... on doit..., etc., et le lecteur a peut-être le sentiment que l'exigence de lisibilité conduit à des recettes, voire une normalisation de l'écriture, avec tout ce que cela suppose.

Tel n'est pas notre désir et nous nous sommes déjà expliqués sur ce point dans la deuxième partie de cet article. Nous nous contentons d'attirer l'attention sur les phénomènes qui font obstacle et nous ne prétendons pas qu'il faut tous les aplatir³³. Nous souhaitons même qu'il y en ait, mais seulement dans la mesure où le récit, le climat, les sentiments l'exigent. Alors, que les auteurs et traducteurs **sachent** identifier ces obstacles et prennent leur responsabilité. Par ailleurs, pas d'illusions : il y aura toujours (et tant mieux) des livres pour enfants que seulement quelques enfants pourront ou aimeront lire. Mais s'il vous plaît, qu'il y en ait pour tout le monde (les plus difficiles ne seront pas forcément les meilleurs).

Il faut ensuite, et enfin, donner à la lisibilité l'importance qu'elle a, ni plus ni moins. Condition nécessaire à la poursuite de la lecture, elle n'est certes pas suffisante. Le lecteur d'abord : ses goûts, les désirs qu'on a pu faire naître en lui ; le contenu réel du livre ensuite : sa force, son intérêt, la présence d'un (vrai) style, restent des questions primordiales. Mais il faut faire le constat suivant : si ces deux questions ont fait l'objet de nombreuses analyses et propositions constructives, l'appréciation de la lisibilité est assez généralement méconnue par les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont un rôle à jouer dans la médiation. D'où les innombrables impairs commis, qui aboutissent à dégoûter alors qu'on croit motiver.

C'est vrai qu'on propose en général des livres trop difficiles en lecture autonome. Et l'on s'abuse de quelques réussites ici et là qui tiennent de la performance. Le mythe est le suivant : si le livre est une vraie œuvre et si l'animation est bien faite, de toute façon l'enfant franchira les obstacles. Pour reprendre une image extraite de "**Aimer lire**" : s'il a faim et parce que c'est nourrissant, on peut donner un bifteck à un enfant de six mois.

En matière de littérature enfantine, l'enfant est guidé par un principe, le principe de plaisir. Mais là où il y a de la gêne...

Jean MESNAGER

³³ Le résultat serait-il un texte "plat"?